

Gérard Noiriel, *Penser avec, penser contre. Itinéraire d'un historien*

Philippe Lacour



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/labyrinthe/214>

DOI : 10.4000/labyrinthe.214

ISSN : 1950-6031

Éditeur

Hermann

Édition imprimée

Date de publication : 15 juillet 2004

Pagination : 41-46

Référence électronique

Philippe Lacour, « Gérard Noiriel, *Penser avec, penser contre. Itinéraire d'un historien* », *Labyrinthe* [En ligne], 18 | 2004 (2), mis en ligne le 20 juin 2008, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/labyrinthe/214> ; DOI : 10.4000/labyrinthe.214

Propriété intellectuelle

Penser avec, penser contre.
Itinéraire d'un historien
 de Gérard NOIRIEL*

Philippe LACOUR
 placour@netcourrier.com

C'est un livre profond et personnel que nous livre ici Gérard Noiriel, et qui mériterait bien davantage qu'une simple recension, d'autant que *Penser avec, penser contre* entretient des rapports directs avec *Sur la « crise » de l'histoire*¹, publié en 1996, et requiert sa lecture en parallèle. Les deux ouvrages pris ensemble constituent un ambitieux projet d'historiographie pragmatique, comme l'auteur l'a lui-même souligné lors d'un débat organisé à l'École normale supérieure². *Penser avec, penser contre* est un ouvrage éclaté et complexe dont la compréhension se joue à différents niveaux.

Comme Noiriel le précise d'emblée, l'ouvrage rassemble des réflexions consacrées aux auteurs «qui ont le plus compté dans [sa] formation et dans [son] itinéraire d'historien depuis deux décennies». En onze chapitres, il évoque ainsi dix auteurs ; outre ceux dont nous allons parler, citons Simiand, Weber et Elias. La première partie («Positions») rassemble des études dispersées, parues depuis une dizaine d'années, qui répondent au but de définir la spécificité de la socio-histoire au sein des sciences sociales ; la seconde («Usages») est composée d'inédits, tirés de notes de travail s'étalant jusqu'aux années 1970, et qui sont autant de «matériaux» latents de *Sur la « crise » de l'histoire*.

Le second niveau d'analyse désigne, comme «fil d'Ariane» de ce «labyrinthe» où l'on court le risque de s'égarer, la figure tutélaire de

* Éditions Belin, 2003.

1. Une partie de l'introduction est consacrée à une utile «cartographie» des réactions et critiques que le livre a suscitées, et auxquelles Noiriel entend ici répondre, en éclaircissant son projet.

2. Débat critique organisé par la Société d'histoire moderne et contemporaine (SHMC) à l'ENS (Ulm) le samedi 13 novembre 2003, en compagnie de Sandrine Cott, Christophe Charle, Pascale Casanova, Philippe Minard, Daniel Roche, Étienne Anheim et Collins Jones. Retranscription dans le bulletin de la *Revue d'histoire moderne et contemporaine*.

Foucault, envers la pensée duquel Noiriel reconnaît une « dette » importante. C'est ce qui vaut au philosophe le privilège de faire l'objet de deux études, qui encadrent le reste des chapitres³. L'essentiel de l'héritage foucauldien revendiqué par Noiriel concerne ce « désir d'énoncer des vérités utiles », qui oblige le chercheur à sortir de sa tour d'ivoire et à se mettre à l'écoute du monde⁴, en faisant entendre des souffrances exclues de la sphère de la communication publique⁵. Il souligne aussi la grande fécondité, selon lui, du concept foucauldien de « pratique discursive », qui a connu une grande postérité chez les historiens du *linguistic turn* et, plus encore, du geste foucauldien consistant à se donner un nouvel objet historique *spécifique*. Il est regrettable, toutefois, que, dans cette étude qui vise pourtant à tirer les leçons de l'échec d'un dialogue interdisciplinaire, Noiriel ne mentionne jamais les critiques qui ont été adressées à Foucault, qu'elles viennent des historiens (Marcel Gauchet, Gladis Swain) ou des philosophes. Béatrice Han a notamment montré tout ce que le concept archéologique de « pratique discursive » avait d'inabouti, et comment celui de « dispositif », qui le remplace à partir de *Surveiller et Punir*, de Michel Foucault, occulte ce qui précisément pose un problème : l'articulation d'un discours et d'une pratique, au prix d'une ambiguïté, que même le dernier projet d'histoire de la subjectivité ne vient lever⁶. C'est ce problème qui est celui du *linguistic turn*, dont Collins Jones – qui en a souligné toute l'importance, notamment en Angleterre – a fait remarquer que l'on ne saurait le réduire au postmodernisme américain. Or, thématiser le rapport entre un discours et une pratique ne saurait se faire que d'un point de vue épistémologique que, selon Daniel Roche, Noiriel disqualifie à tort en prétendant illusoirement le replier sur celui de la méthodologie.

Au troisième niveau, on trouvera deux autres auteurs de prédilection de l'historien : Bourdieu et Rorty, dont l'influence, souterraine et continue, va bien au-delà des seuls chapitres qui leur sont directement

3. Chapitre 1 : « Foucault et l'histoire : les leçons d'un désenchantement » ; chapitre 11 : « Michel Foucault, les trois figures de l'intellectuel engagé ».

4. Introduction, p. 5-6.

5. Habermas est aussi présent, quoique en mode mineur, dans le travail de Noiriel, ainsi qu'il l'indique dans son chapitre 2 : « L'« éthique de la discussion » chez François Simiand ».

6. Béatrice Han, *L'Ontologie manquée de Michel Foucault*, Grenoble, Millon, 1998.

consacrés⁷. Du premier, à qui il rend « hommage » et qui, « de tous les auteurs avec lesquels [il a] tenté d'apprendre à penser, [...] est sans doute celui qui [l'] a le plus marqué », Noiriel conserve le projet d'une sociologie critique et émancipatrice, en se montrant particulièrement soucieux de faire échapper sa pensée à l'institutionnalisation pour lui rendre sa fonction critique. Du second, il revendique tout d'abord la philosophie pragmatique de l'action, qui a su lui fournir des arguments pour défendre la légitimité de son travail empirique « contre ceux qui la contestent au nom de leur épistémologie », et qui inspire tout son projet intellectuel : non pas justifier l'histoire, mais regarder comment elle fonctionne. Autrement dit, « plaider pour que l'histoire s'ouvre davantage sur l'histoire des pratiques, au lieu de s'enfermer dans le ciel pur des controverses épistémologiques⁸ ». Toute la méditation du livre de 1996, dont Noiriel résume rapidement l'enjeu (p. 6-8), était déjà inspirée par ce souci de quitter le marécage de l'épistémologie fondationnelle aporétique pour réaliser les promesses, modestes mais réelles, d'une épistémologie pragmatique s'intéressant moins aux bases qu'aux opérations. Il s'agissait, dans cette « contribution à une réflexion "pragmatiste" sur l'histoire » (1996, chapitre 5), de donner un rôle central et fédérateur à la question : « Nos manières de faire sont-elles conformes à nos règles et nos discours ? », de « clarifier les diverses activités que recouvre notre métier, en déplaçant un peu la frontière entre ce qui se dit et ce qui s'écrit⁹ ». L'étude du présent volume portant sur Bloch en donne une illustration remarquable¹⁰, même si celle qu'il consacre à Braudel est sujette à caution¹¹. Plus que l'émission de la recherche historique, c'est la babélisation corrélatrice de la discipline qui pose un

7. Chapitre 7 : « Comprendre l'incompréhension ? Hommage à Pierre Bourdieu » ; chapitre 10 : « Richard Rorty : l'autre philosophie de l'action ».

8. Postface, p. 277. Voir également p. 278 : « D'où la thèse centrale que j'ai développée dans ce livre : au lieu de rechercher les critères généraux de l'histoire, mieux vaut dégager les vérités qui correspondent aux sphères d'activités dans lesquelles les chercheurs sont pris. »

9. 2003, Postface, p. 277.

10. 2003, voir chapitre 3 : « Le statut de l'histoire dans *Apologie pour l'histoire* ». C'est dans la confusion entre métier d'historien et méthode historique que Noiriel voit l'origine de l'abandon du questionnement sur les pratiques de l'histoire, au profit exclusif d'un questionnement stérile sur l'objet de l'histoire. D'où le souci d'un retour à l'inspiration pragmatiste de Bloch.

11. L'iconoclaste chapitre 6, « Comment on réécrit l'histoire. Les usages du temps dans les *Écrits sur l'histoire* de Fernand Braudel », se fonde sur des hypothèses de lecture qui ont été critiquées par M. Morineau lors du débat organisé autour de Gérard Noiriel à l'École normale supérieure, le 13 novembre 2003.

problème, et le principal souci épistémologique doit être d'articuler les différentes langues pratiquées dans la communauté¹². D'où la proposition d'une double solution : la traduction des innovations de recherche dans le vocabulaire courant des historiens – qui montre bien en quoi consiste le travail d'appropriation en histoire – et la création par hybridation de nouveaux domaines d'activité scientifiques¹³.

Reste que le pragmatisme de Noiriel semble résistant, pour plusieurs raisons. D'abord, comme le remarque Étienne Anheim, parce qu'il entérine certaines conséquences indésirables¹⁴ du pragmatisme : en particulier, la manière dont Rorty disqualifie la notion de vérité au profit de celle d'accord interne consensuel, et évacue la question des normes et des critères au profit des seules questions de fait, en les projetant hors du présent dans l'avenir (l'histoire jugera). En outre, Rorty remplace la question épistémologique par des considérations éthiques et politiques, mais cette dissolution du problème ne saurait être pleinement acceptable. De plus, il n'est pas sûr que l'épistémologie pragmatiste invoquée par Noiriel soit exclusive d'une considération transcendantale sur les fondements : telle est, en tout cas, la conception pragmatique-transcendantale d'un épistémologue que Noiriel cite d'ailleurs volontiers : Gilles Granger¹⁵. Enfin, en terme de pragmatisme, on s'attendrait à ce que Noiriel s'intéresse à ses représentants plus récents, notamment le philosophe Joseph Margolis, auteur de plusieurs ouvrages sur l'histoire¹⁶, et qui appelle de ses vœux un troisième prag-

12. Voir chapitre 1, p. 46 : « Le principal problème aujourd'hui pour l'histoire n'est pas la "fragmentation" de la recherche, mais l'hétérogénéité des discours juxtaposés en son sein, discours qu'il est devenu urgent de clarifier. »

13. Noiriel renvoie à son livre *Réfugiés et sans papiers. La République face au droit d'asile*, Hachette-Pluriel, 1998, comme exemple de traduction foucauldienne, et au domaine de la « socio-histoire » comme exemple de produit d'hybridation. Voir aussi p. 46 : l'hybridation est qualifiée de « "sortie de l'histoire" par l'invention de nouveaux langages adaptés à l'émergence de nouveaux profils disciplinaires », et la traduction de « marche "normale" de l'innovation à l'intérieur même de l'histoire ».

14. Le mot est de Bouveresse, dans sa contribution à *Lire Rorty*, Paris, l'Éclat, 1992.

15. Voir notamment le programme épistémologique que Granger dessine au début de *Pensée formelle et sciences de l'homme*, Paris, Aubier, 1960, et auquel il est resté relativement fidèle : une pragmatique transcendantale, définie comme l'étude des opérations effectives que réalise une science, dans sa pratique, dans la constitution de son objet, mais toujours en référence à une expérience totale (c'est la question transcendantale du fondement, ou des conditions de possibilité, mais que Granger sépare de la subjectivité kantienne).

16. Issue originellement de la philosophie analytique, l'œuvre de Margolis, abondante mais largement méconnue en France, ose une confrontation courageuse avec le problème de l'histoire, véritable angle mort dans cette tradition. Conscient de l'hétérodoxie de sa démarche, Margolis a notamment cherché

matisme¹⁷, après celui des fondateurs (Peirce, Dewey, James) et l'échec de Rorty et Putnam.

Plus radicalement enfin, à un quatrième niveau, on trouverait dans ce livre un projet fondamentalement *politique*¹⁸, où l'on croise une fois encore la figure, décidément incontournable, de Rorty. Ce n'est pas seulement son parcours biographique personnel, ou sa posture critique du libéralisme triomphant, que Noirielle apprécie chez le philosophe américain, mais aussi l'ironie de sa sagesse démocratique. L'idée rortyenne que la démocratie constitue notre seul « horizon d'attente » inspire très largement l'introduction de l'ouvrage : « démocratiser l'histoire » doit en effet s'entendre au double sens d'un encouragement à la démocratisation du savoir¹⁹, et d'une pratique démocratique de la recherche : au lieu d'une rupture définitive dans l'ordre de la connaissance, censée bouleverser à son tour l'ordre du monde, la méthode démocratique consiste à « penser avec, penser contre » les auteurs qui nous ont formés²⁰, en étant attentifs aux réquisits de la communication (contre les historiens postmodernes et déconstructionnistes), mais aussi à ses failles ou à ses refoulés (Bourdieu, Foucault, Elias).

Impossible de quitter ce livre sans évoquer, enfin, sa tonalité « existentielle ». Aucun pathétique, ici, mais le constat lucide, et initiateur d'une politique du savoir, que « le regard que les historiens portent sur

à repenser la question de l'histoire via la catégorie d'interprétation, dans deux ouvrages jumeaux et très stimulants : *The Flux of History and the Flux of Science*, et *Interpretation, Radical but not Unruly* (University of California Press, Berkeley, Los Angeles, London, respectivement 1993 et 1995). Voir également le chapitre 9, « Change and History », dans *Historied Thought, Constructed World*, University of California Press, 1995.

17. *Reinventing Pragmatism. American Philosophy at the end of 20th century*, Ithaca (N.Y.) Cornell University Press, 2002.

18. Dans l'Introduction, p.16, Noirielle écrit à propos de son livre de 1996 : « Mon livre n'est pas un livre d'histoire. C'est une contribution à un genre que j'appelle "la politique de la science" et que tous les historiens pratiquent ou sont amenés à pratiquer, peu ou prou, au cours de leur carrière. »

19. Introduction, p. 22 : « Les luttes politiques auxquelles nous participons en tant que citoyens pour démocratiser l'accès au savoir anticipent les formes de connaissance scientifique qui pourront être ultérieurement produites. C'est une autre façon, adaptée aux réalités d'aujourd'hui, de poser le problème des rapports entre le savoir et le pouvoir. »

20. Voir l'Introduction, p. 6 : « La démarche n'est pas aisée, mais c'est la seule qui soit adaptée à notre temps » ; et chapitre 10, p. 226 : « Les livres de Richard Rorty m'ont beaucoup servi à redéfinir le projet intellectuel que la lecture des ouvrages de Marx, puis de Foucault et de Bourdieu, m'avait donné envie de construire. J'y ai trouvé de nouvelles pistes pour concilier désir de vérité et souci de l'action, plus adaptées me semble-t-il au monde dans lequel nous vivons aujourd'hui. »

le passé est fortement tributaire de leur expérience vécue²¹ ». Puisque « les progrès de la connaissance exigent que des personnes d'origines très différentes, aux parcours et aux expériences personnelles très contrastés, puissent rejoindre le monde savant » (« car la diversification et le renouveau des perspectives sur l'histoire en dépendent »), l'historien découvre la nécessité de « situer » sa trajectoire personnelle et son itinéraire singulier. D'où le projet, non pas d'une ego-histoire, ni d'une auto-analyse, mais d'un « travail sur soi », dont Noiriel va chercher le modèle dans la littérature²². D'où, également, le bien-fondé d'un retour réflexif sur les convictions qui ont mené l'auteur jusqu'à son chantier de socio-histoire, figure particulière de son « désir de vérité²³ ». C'est que, *in fine*, « la compréhension ne remplace pas l'expérience vécue²⁴ ».

21. Avant-Propos, p. 4.

22. Chapitre 9 : « Le travail sur soi dans l'œuvre de Virginia Woolf. Retour sur la *Promenade au phare* ». Pascale Casanova a souligné que la lecture « identificatoire » de Noiriel historicise l'œuvre de Woolf, là où celle de Bourdieu, plus « contradictoire » tentait une approche stylistique. D'où une complémentarité appréciable de l'approche de l'historien par rapport à celle de la critique littéraire. Noiriel a ajouté qu'il avait été plus sensible que Woolf au sort des enfants, ce qui n'était pas sans lien avec son projet actuel d'écrire une histoire de la maltraitance.

23. C'est le titre de la postface.

24. *Ibid*, p. 207.